

« Aristotle on Comedy: Towards a reconstruction of *Poetics II* »

Benoît Laplante

Number 38, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28215ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, B. (1986). Review of [« Aristotle on Comedy: Towards a reconstruction of *Poetics II* »]. *Jeu*, (38), 261–263.

« aristotle on comedy: towards a reconstruction of *poetics II* »

Ouvrage de Richard Janko, Berkeley et Los Angeles,
University of California Press, 1984, 294 p.

... et si umberto s'était trompé?

Depuis qu'Umberto Eco a publié *le Nom de la rose*, le merveilleux « polar gothique » dont on nous promet pour bientôt une adaptation cinématographique, tout le monde sait qu'Aristote, en plus du fameux texte sur la tragédie que nous connaissons sous le titre de *Poétique*, avait écrit un livre entièrement consacré à la comédie mais que celui-ci a été perdu... ou bien avalé au milieu d'une bibliothèque en flammes par un vieux moine bénédictin qui professait que « Christ ne riait pas » et qui ne pouvait accepter que le Philosophe lui-même ait pu traiter sérieusement d'un sujet aussi frivole. La cause était entendue: nous ne saurions jamais ce qu'Aristote avait enseigné sur le théâtre comique.

Il y avait bien eu, au milieu du siècle dernier, la découverte, parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, à Paris, d'un texte grec de trois pages sur la comédie. On avait cru être en présence d'un épitomé du livre perdu mais Jakob Bernays, une des autorités des études aristotéliennes du temps, avait jugé que ce n'était que le travail d'un mauvais faussaire¹. Vers

1920, Lane Cooper, professeure de littérature et de langue anglaise à Cornell et véritable fan d'Aristote, avait tenté de reconstituer ce qu'aurait pu être la pensée de son idole sur la comédie, en s'inspirant beaucoup de la *Poétique* et un peu du manuscrit tenu pour suspect. Le résultat de son travail n'est pas très convaincant, et on ne peut pas dire qu'elle ait défendu efficacement sa cause en illustrant les préceptes « comiques » qui auraient pu être ceux d'Aristote avec des extraits de Molière et de Shakespeare...²

Depuis cet essai, plus rien dans ce domaine jusqu'au roman d'Eco, qui fait connaître le problème sans rien prétendre apporter de neuf. Et puis, en 1984, coup de théâtre! Richard Janko, un philosophe américain, professeur à Columbia et spécialiste de la poésie grecque antique, publie un ouvrage intitulé *Aristotle on Comedy* où il soutient que le manuscrit de la Bibliothèque nationale, le *Tractatus Coislinianus*, ainsi que deux citations conservées dans des textes d'auteurs moins anciens, sont bien les vestiges du second livre de la *Poétique*.

La preuve de Janko est convaincante, en tout cas pour un profane. Elle attaque sur tous les fronts. Si le *Tractatus* est d'inspiration aristotélienne, ce que personne ne met en doute, il ne peut être que l'oeuvre d'Aristote lui-même parce qu'il ne contient aucune trace de l'influence de Théophraste³ dont la doctrine sur le théâtre, qui est connue par d'autres sources, a été reprise par les péripatéticiens. Il serait par ailleurs grandement improbable que le *Tractatus* soit un faux, comme le croyait la critique du siècle dernier. Le texte de la *Poétique* n'est cité nulle part

2. Lane Cooper, *An Aristotelian Theory of Comedy*, New York, Harcourt Brace and co., 1922 (réimp. New York, Kraus Reprints co., 1969).

3. Disciple de Platon puis d'Aristote, Théophraste a succédé à ce dernier à la tête de son école, le Lycée, et de ses disciples, les péripatéticiens. Théophraste a beaucoup écrit; l'Antiquité a mieux connu ses idées sur la littérature que celles de son maître.

1. Le livre de J. Bernays sur ce sujet n'a, à ma connaissance, jamais été traduit. Pour les germanophiles donc: Jakob Bernays, *Zwei Abhandlungen über die aristotelische Theorie des Drama*, Berlin, 1880 (réimp. Darmstadt, 1968).

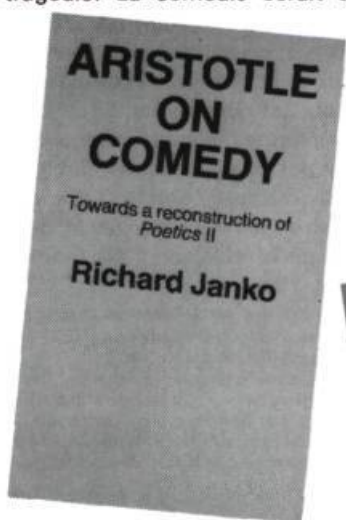
et très rarement commenté avant le début de l'Empire romain; le peu d'intérêt que cette époque avait pour les idées d'Aristote sur la tragédie privait de tout motif un essai de reconstruction de celles qu'il aurait pu avoir sur la comédie. Il paraît très peu probable que l'époque suivante ait pu produire un travail de ce genre, et il est généralement admis qu'il est radicalement impossible qu'il ait pu être fait entre le sixième et le dixième siècles, date du manuscrit que nous possédons.

La partie la plus belle de la preuve de Janko est cependant son analyse du plan du texte, que personne n'avait entreprise jusqu'alors. Bernays avait déclaré le *Tractatus* apocryphe en étudiant le vocabulaire et le détail des idées. Janko essaie de la réhabiliter en juxtaposant le plan de la *Poétique* et celui de ce qui reste du texte sur la comédie: la coïncidence n'est pas parfaite, mais l'esprit et la démarche de pensée sont identiques. Sur le vocabulaire, finalement, Janko note la présence, dans le *Tractatus*, de variations terminologiques que la critique n'a identifiées que récemment dans l'oeuvre connue d'Aristote.

Si les idées contenues dans le *Tractatus* sont bien d'Aristote, celui-ci a fait de la comédie une analyse à la fois théorique et technique, similaire à celle qu'il a menée de la tragédie. La comédie serait une

forme de poésie mimétique dramatique, définie comme «la *mimesis* d'une action absurde et disproportionnée mais menée à son terme, faite dans un langage relevé d'assaisonnements dont les différentes espèces se retrouvent dans les différentes parties de la pièce; une représentation faite par des personnages en action et non par la narration, et qui, suscitant le plaisir et le rire, opère la *katharsis* de pareilles émotions.»⁴ Aristote aurait ensuite analysé les différents moyens de provoquer le rire par la parole et par l'action, les différentes parties constitutives de la comédie (fable, caractères, pensée, expression, chant et spectacle), ses différentes parties d'étendue (prologue, chœur, épisode, exode) et les différentes variétés de la comédie.

Certaines des idées contenues dans le *Tractatus* sont intéressantes. La comédie y est présentée comme étant au rire ce que la tragédie est aux émotions douloureuses. La *katharsis* tragique, qui y est rapidement commentée, aurait pour but «de réduire les émotions de l'âme liées à la peur, en usant de la pitié et de la crainte»; on peut parier que ceci, comme l'existence d'une *katharsis* comique, ne manquera pas de relancer la querelle bientôt vieille de cinq siècles sur la nature et la fonction de ce processus. La place de choix qui est faite, parmi les procédés comiques, à l'usage des moyens de preuve (i.e. serments, contrats, témoignages, épreuves et lois) offre un pendant remarquable à l'usage de l'argumentation, caractéristique de la tragédie d'après Aristote.



4. Janko ne fournit bien sûr qu'une traduction anglaise. Celle-ci est faite à partir de celle-là, des commentaires qui l'accompagnent et des deux traductions françaises courantes de la *Poétique* (J. Hardy, Belles Lettres, © 1932; R. Dupont-Roc et J. Lallot, Seuil, 1980). Elle n'engage que l'auteur de l'article.

«dessalines

ou la passion
de l'indépendance»

L'analyse qui y est faite des procédés de l'humour peut aussi servir à expliquer la perte du livre. Les moyens décrits sont ceux d'Aristophane, contemporain d'Aristote, et non ceux de Ménandre, l'auteur à succès de la comédie attique nouvelle, qui est connu pour avoir appliqué à la comédie les préceptes qu'Aristote destinait à la tragédie. Si le texte dont on conserve un résumé dans le *Tractatus* est bien d'Aristote, il serait devenu complètement dépassé peu de temps après la mort de son auteur et serait rapidement tombé dans l'oubli. Du temps d'Aristote, la tragédie avait cessé d'évoluer, mais la comédie était encore en pleine transformation.

Passionnante, la lecture d'*Aristotle on Comedy* est cependant exigeante: l'appareil critique est imposant et les citations grecques sont omniprésentes. On saura gré à l'auteur d'avoir traduit presque tout ce qu'il cite: la plupart de ses collègues n'en font pas autant. La critique du travail de Richard Janko appartient à ses pairs, qui ne vont sûrement pas manquer de s'y mettre tant le sujet est accrocheur. Espérons que l'édifice tiendra: j'aimerais beaucoup que les efforts de William de Baskerville n'aient pas été vains.

benoit laplante

Texte de Vincent Placolý, Cuba, Éditions Casa de las Americas, 1983, 96 p.

Vincent Placolý est un écrivain martiniquais. Sa pièce, *Dessalines ou la Passion de l'indépendance*, se situe lors des premiers moments de l'indépendance haïtienne, en 1804, qui sont aussi les derniers moments du libérateur Jean-Jacques Dessalines, mort en 1806, moins de deux ans après avoir conquis la liberté de son peuple. La pièce ne manque pas de souffle; l'auteur sait bien doser le lyrisme si cher aux Latinos-Américains pour donner à l'ensemble un style à la fois poétique et réaliste.

Ce drame épique, où se mêlent français et créole, suscite l'intérêt en mettant bien en lumière les premières années d'un régime révolutionnaire, avec ce que cela comporte de contradictions, tout en faisant bien voir que si les «libérateurs» sont aptes à combattre, ils ne sont pas toujours habilités à l'exercice du pouvoir. Ce sera le drame de Dessalines (et de tant d'autres!). Confronté à une résistance extérieure, il sera rapidement débordé à l'intérieur même et, finalement, ses troupes se retourneront contre lui. D'ailleurs, ce difficile équilibre entre la résistance aux attaques contre-révolutionnaires et la mise sur pied d'un gouvernement national plus «juste» demeure encore aujourd'hui la pierre angulaire sur laquelle il n'est pas facile de faire reposer les acquis d'une révolution; les exemples ne manquent pas en ce sens: le Nicaragua actuel, le Chili